

Une fleur sur le chemin

Sûrement que vous allez penser : encore un papier sur le printemps, les petites fleurs, les oiseaux etc.

C'est bien un peu ça, puisqu'il y a déjà quelques jours, je descendais vers mon garage et je marchais sur le chemin lorsque j'ai aperçu au milieu de ce chemin un petit bot de primevères, pas grand-chose, à peine le sommet jaune de la fleur, coupé à ras la tige. Je me suis demandé qui a fait ça ? Et pour finir, j'ai trouvé. C'est un sansonnet, un étourneau. Ce que disent les savants, c'est que ce sont les jeunes mâles qui cueillent des fleurs pour décorer et garnir leur nid. Ainsi, ils essaient d'attirer une sansonnette et de faire un bout d'accordailles avec elle. Puis ils nichent sous notre toit, ils auront des oiselets dont les excréments saliront nos fenêtres pendant tout l'été. Il faut bien les supporter. En récompense, nous entendrons leurs chants. Ils sont capables de siffler comme les merles, les pinsons ou les hirondelles. Et ainsi, nous pourrons les voir sautiller dans l'herbe en picotant je ne sais quoi, une mouche, une chenille, une graine. Et puis sur les fils électriques. Parfois, ils sont une douzaine à se déplacer de travers, à se courir après ; il y en a un qui s'envole, chassé par celui qui arrive trop près de lui. Il s'en va se poser à l'autre bout de la rangée ou bien sur un autre fil. Des fois, ils s'accouplent sans vergogne sur le fil. Alors, voilà les fenêtres qui seront de nouveau salies.

Mais, ce printemps, les sansonnets se sont vêtus de leurs plus beaux atours, ils veulent se marier et perpétuer la famille. Alors, va joyeux sansonnet !

La rédaction.

Amicale de Savigny-Forel

Quelqu'un a dit que la première hirondelle est arrivée sur les hauts de Lausanne le premier, quatre jours plus tôt que l'année passée. C'est aussi le premier avril que l'Amicale a tenu son assemblée statutaire. La raison c'est qu'il n'y avait pas de salle libre avant. Quand il faut recevoir cinquante, soixante personnes, c'est dur ! Mais, tout va bien. Le caissier n'a pas fait faillite, il pourra payer la tasse de café à la course. Au comité, personne n'a démissionné à part Benjamin Monachon. Au nord, il fait un peu froid pour lui ... Il est remplacé par une jeune dame souriante, Eliane Ducret, la fille de nos amis Mojonnier qui ne sont plus parmi nous. Voici le comité tel qu'il est :

Président : Jean-Louis Chaubert

Caissier : Daniel Cordey

Secrétaire : Marie-Louise Goumaz

Membres : Pierre Devaud et Eliane Ducret

Apparemment ce sont tous de bons Vaudois.

Le président annonce que trois dames seront nommées membres honoraires cette année : Pierrette Blanchet, Madeleine Porchet et Augusta Monachon.

Il y aura une fête internationale du patois franco-provençal les 20 et 21 septembre 2008 dans le Piémont, tout en bas du Val d'Aoste.

Pierre Guex, président de l'Association Vaudoise des Amis du Patois prêche pour le Concours Kissling. Les travaux, en patois, ou bien en français sur le patois, doivent être envoyés chez lui par la poste (ou bien par l'hélicoptère) pour le trente et un mai 2008.

Nicole Margot rappelle que nous avons notre site internet < www.patoisvaudois.ch > où se trouve tout ce que vous cherchez. Elle nous dit encore qu'un professeur érudit des grandes écoles de Lausanne a publié un beau livre : « Le nom des plantes en patois vaudois » de Messieurs Jean-Louis Moret et Albin Jaques. Il est à vendre et les gens en ont acheté tout de suite.

Pendant la partie familière, nous avons entendu des poésies, des chants, des histoires drôles.

Le président a bien remercié les pâtisseries qui ont apporté des quantités de gâteaux comme d'habitude, et les hommes qui se sont chargés des tables et du nettoyage.

M-L. Goumaz

Beaucoup de gens perdent les petites joies en espérant le grand bonheur.

Pearl S.Buck

L'arrivée du printemps

C'est le printemps depuis quelques semaines. Un printemps pas tellement pressé, et le Vendredi-Saint, le vingt et un mars, quand il est arrivé, il a d'abord laissé la place à l'hiver pour que celui-ci vide sur nos montagnes, nos campagnes et nos villes toute la neige qu'il avait gardée dans ses nuages.

Mais quelques jours après, le printemps a montré le bout de son nez. Par la fenêtre que j'ai derrière mon ordinateur, sur le bouleau qui pousse devant la carrée, j'ai vu un geai. Deux, trois, quatre, cinq geais... Je n'en croyais pas mes yeux ! Ils sont restés un puissant moment à sauter d'une branche à l'autre, à se chamailler en braillant, et à rester tranquilles, en regardant tout à l'entour. Des jeunes déjà hors du nid, avec leurs nouvelles plumes qui semblaient tellement douces qu'elles donnaient envie de passer la main dessus.

Je suis allée chercher mon appareil pour les photographier. Mais ils sont partis tout d'un coup, et j'ai juste réussi à photographier le derrière du dernier. Ils ont filé vers Sauvabelin d'où ils étaient venus, probablement.

Alors j'ai aussi eu envie d'aller me promener dans cette forêt. Mais pour aller dans les bois de Sauvabelin depuis la Sallaz, il faut en premier traverser une quantité de béton, la véritable muraille où passera le métro, le M2, depuis cet été, et puis de l'autre côté le puissant bâtiment à balayures de TRIDEL. C'est pas bien beau, et nous descendons des escaliers de bois pour marcher enfin entre des tas de vieilles choses cassées. Mais ils ont commencé à améliorer les lieux, à redonner de la nature. Sur de petits tas de terre mélangée avec des bouts de molasse et d'autres pierres, ils ont semé de l'herbe avec des fleurs sauvages et des petits arbres. Déjà fleurissent les triolets jaunes ; les taconnets penchent la tête et quelques-uns ont les cheveux blancs comme les vieux. Après quelques pas, trois petites flaques où se reflète un bâtiment rond de TRIDEL. On dirait une église de pays bien loin d'ici. C'est joli. Je prends une photo avec mon appareil.

Dans la forêt, l'hiver se mêle encore au printemps. L'herbe nouvelle croît sous la vieille fenasse. Les plus vigoureuses sont les ronces aux feuilles bien vertes et les lierres qui s'élancent pour prendre toute la place. Et près du ruisseau les anémones font des tapis blancs, où pointent parfois des ficaires jaunes. Quel calme ! Il n'y a personne ! Seulement le tambourinement du pique-bois. On oublierait le bruit des voitures sur la route de la Chocolatière.

Sur un écriteau ils ont écrit : « Stop, jeunes plants. Protégez la forêt de demain en marchant sur les sentiers » Des puissants troncs couchés font des barrages pour nous empêcher de passer. Couverts de mousses ou bien creusés par le temps comme des fontaines. Sous les feuilles sèches on voit des quantités de petits foyards. Toutes les faînes de l'an dernier ont fait des petits foyards pas plus hauts qu'une main, tandis que leurs grands frères, vieux de plusieurs années, me dépassent déjà et sont encore garnis de vieilles feuilles de l'année passée. C'est dans ces buissons de feuilles sèches que les merles font un tapage à nous faire sursauter.

Mais déjà les cloches de l'église de Vennes, et plus loin celles de la cathédrale me crient que c'est le moment de rentrer.

Nicole Margot

Pourquoi répéter les vieilles fautes quand il y en a assez de nouvelles à faire ?

Bertrand Russel

La seule bataille que tu perds, c'est celle que tu abandonnes.

Les Mères de la Place de Mai

Dans la vie, parfois, il faut savoir se battre non seulement sans peur, mais aussi sans espoir.

Sandro Pertini

Un vieux papier

L'arrière-grand-père de notre "Conteu", le Conteur Vaudois est venu au monde en 1863. La rédaction du "Conteu" a eu le bonheur de recevoir d'un ami le papier ci-après. Il a été publié le vingt-sept octobre 1866. C'est un bel exemple de la manière dont nos anciens écrivaient leur patois. L'école leur avait enseigné le bon français. Ils avaient une toute belle écriture. Pour écrire le patois, ils essayaient de transcrire ce qu'ils disaient en respectant les règles de l'orthographe du français. Ils n'avaient pas la grammaire de Jules Reymond et Maurice Bossard. Et pas non plus le dictionnaire de Frédéric Duboux. Mais ils connaissaient le patois de chez eux, de leur village, (ci-dessous la ville de Moudon ou alentour). C'est le patois de la Broye, où ils ne disent pas « lo » mais « lou ». Pas « lo vilyo », mais « lou vilyou ». Alors, il y a un problème pour nous qui sommes habitués au dictionnaire et à sa manière d'écrire. Toutes les fois que J.L. écrit tout autrement que nous, nous vous donneront entre parenthèses la graphie d'aujourd'hui. Exemple : **Djan Philippe (Felipe) et son rèlodzou (relozdo)**.

Nous ne savons pas qui était le J.L. qui a signé ce papier.

Jean Philippe et son horloge (Patois de Moudon)

Avez-vous connu Jean-Philippe ? Peut-être bien que non. Eh bien je m'en vais tout droit vous raconter son histoire.

Jean-Philippe était un bon vieux de soixante et quelques années, qui n'était pas content de son sort dans ce bas monde, quand bien même il avait une bonne place, la place de taupier du village, sans compter qu'il avait encore un louis d'or par an pour garder le bouc de la commune.

Mais il avait une femme qui lui faisait toujours perdre son temps. Quand elle avait mis sa minable coiffe, toute sale, et qu'elle disputait son homme, on aurait juré que c'était le diable. Et c'est pas tout : Jean -Philippe avait encore une mauvaise horloge qui allait tout de travers ; elle sonnait midi quand le soleil allait se coucher ; enfin quoi, c'était une misère que cette horloge détraquée. Il avait bien cherché à la réparer lui-même avec sa lame de couteau, mais il n'avait pas réussi, même il avait encore cassé une roue de rencontre et un ressort et depuis ça l'horloge ne voulait plus marcher. – « Diable de poison d'horloge, disait Jean, je te tordrai le cou vieille "quinquerne" du diable, j'aurai le courage de t'écraser, de t'exterminer et de te foutre loin.

Cependant, après avoir bien juré et s'être enragé, et avoir foutu une bordée à sa femme qui foutimassait par la maison, il se décida à apporter son horloge à David à Philodore qui était un bon horloger et qui habitait à Viremands'house, vers chez Jean Isaac à l'assesseur. Vers le soir, Jean Philippe se met en route avec son horloge sous le bras jusqu'à ce qu'il lui fallut traverser un ruisseau sur une planche où il y avait juste la place pour mettre les pieds. Ma foi mon gaillard titube et se fout dans le ruisseau avec son horloge ; il faisait des efforts du diable pour pouvoir se ressortir, mais pas moyen, il allait même toujours plus profond, il s'enfonçait dans l'eau jusqu'au cou. Alors, il s'est mis à crier au secours, tant qu'il pouvait bouéler : « Euh ! au secours, au secours ! venez vite ! je suis noyé, je suis foutu ! mon horloge ! au secours ! euh ! »

Heureusement que Jean de la Metanne et le garçon à Moïse à la Miné qui allaient aux filles passaient par là. Il leur semble entendre du bruit près du ruisseau et il s'arrêtent pour écouter ; ils entendent toujours plus fort gémir et enrager, à tel point que mes deux gaillards se mettent à trembler dans leurs culottes, ils ont peur d'autant plus qu'on disait que ce coin de bois était maudit, qu'on y avait aperçu des diables, des jeteurs de sort, des sorciers, qui y faisaient une chette d'enfer, dans le vieux temps.

Après avoir écouté, ces deux gars s'approchent un peu. « Qui est-ce ? crie le plus décidé. – Hélas ! mon Dieu, c'est Jean-Philippe et son horloge. – Qu'est-ce que vous faites là ? – Hélas ! je ne fais pas grand-chose, je suis tombé dans le ruisseau, venez vite me ressortir s'il-vous-plaît . » Les deux gars le ressortent avec son horloge et le mènent au cabaret pour le sécher et boire un coup. Ils firent venir David à Philodore qui rit comme un fou de cette mésaventure. Ma foi, la bourse à Jean qui avait huit francs cinquante dedans devint aussi plate qu'une punaise et le taupier faisait une drôle de tête, car les autres disaient toujours : Encore un pot de nouveau, Jean. Il laissa son horloge à l'horloger et s'en retourna tout triste.

Le dimanche suivant, il revint chercher son horloge, mais David à Philodore lui dit : Du moment que votre horloge a été dans l'eau, elle est foutue, le bois a gonflé, les cordes se sont pourries et les roues du mouvement se sont toutes rouillées. – « Eh ! que le diable t'emporte poison d'horloge, dit Jean, tu me coûtes plus que le bouc me rapporte » (car il avait encore dû payer deux francs à l'horloger pour l'avoir démontée) je pourrais bien t'écraser !

Et il l'écrasa ! Il dut en acheter une autre, mais pour qu'elle dure plus longtemps, il ne la fait marcher que le dimanche. J.L.

Moins les gens en savent sur la manière de fabriquer les saucisses et les lois, mieux ils dorment pendant la nuit.
Otto von Bismarck

Et pour ne pas être volés... ils confient leur argent aux gens de banque.
Anonyme

Monsieur Albert et le tournesol

L'année 2006, vous vous en souvenez sûrement, a été une toute bonne année. Partout il y a eu de belles récoltes. Les vergers ont donné des fruits à profusion ; les jardins une quantité de légumes et, pour compléter le tout, les fleurs se sont encouragées pour être encore plus belles que les autres fois. Cette année 2006, la nature a été véritablement généreuse. On aurait dit qu'elle voulait faire une parade pour que les gens soient contents et pour qu'ils se réjouissent de la bonne santé de la terre. Mais, on aurait dit aussi que la nature voulait leur donner, comment dire..., que la nature voulait leur donner un avertissement parce qu'ils font tout faux, parce qu'ils font à l'envers, aujourd'hui, avec leur gaspillage.

Cette année 2006, c'était ainsi partout dans le pays et aussi dans le petit quartier des Crocus à Moille. Ce petit quartier des Crocus, dans le vieux temps, c'étaient tout bonnement des champs qui descendaient en bas le Grenet et où on mettait les vaches à pâturer l'automne. Oui. C'étaient des pâturages, tout simplement. C'était comme ça dans les années soixante. Et puis, une belle fois, sont venus des gaillards de la ville, des gaillards qui sont dans les affaires, des gaillards qui avaient de l'argent, des gaillards qui maquignonnaient. Ces bavards ont su mener la langue, ils ont acheté ces pâturages pour un morceau de pain. Ils pensaient qu'ils pourraient bâtir des maisons pour ceux qui travaillent par Lausanne mais qui veulent être bien tranquilles le dimanche et le reste du temps quand ils ont fini leur journée à la ville ou bien dans la circulation sur les route. Alors, ils ont mis des écriteaux où ils vantaient ces coins, leur tranquillité, le beau paysage avec les montagnes, et tout et tout.

Ils ont vu juste. A ce moment, comme par hasard, Monsieur Albert passait par là. Il cherchait un coin pour sa retraite. Quand il a vu ce coin, si bien situé, devant un paysage d'une beauté qui ne se mange pas en salade, il a dit à sa femme :

- Dina, il ne nous faut pas chercher plus longtemps !

Il faut dire que depuis les Crocus, on peut voir toutes les montagnes : le Moléson, Teysachaux, le Vanil Noir, la Dent-de-Lys, le Vanil des Artse, qui sont des montagnes fribourgeoises ; et puis après, on voit celles du canton de Vaud : la Dent de Jaman devant les Rochers-de-Naye, les Diablerets, le Mont-Pèlerin avec la tour de la télévision, la Tour de Mayen, la Tour d'Al, les Muveran, le petit et le grand, les Dents de Morcles. Et puis encore après, on peut même voir les montagnes du Valais comme les Dents du Midi qui sont les plus belles. Aussi il ne faut pas s'étonner que ce beau coin du pays ait donné des idées à des gens qui aiment bien la paix, le charme de la belle nature et la tranquillité. Une chance pour Monsieur Albert qui était sur l'âge et qui voulait justement s'arrêter de travailler et se mettre au vert pour sa retraite. Monsieur Albert, c'est un homme de sorte, c'est quelqu'un à respecter. Il a travaillé dur toute sa vie ; avec sa femme, la Dina, bien sûr. Il avait un atelier par Lausanne où il faisait des habits en cuir pour toutes sortes de métiers : pour les

gendarmes, pour les pompiers, pour les gradés de l'armée, les colonels. C'est pas facile ce métier, mais Monsieur Albert a travaillé au picolo, jour et nuit, sans se décourager. Il a bien fait son chemin. Même il a fait sa pelote. Alors, quand ça a été le moment de passer la main, Albert a dit :

- J'ai travaillé dedans toute ma vie. Alors, pour ma retraite, pour ma seconde vie, cette fois, je veux être dehors, je veux jardiner. Je n'ai pas besoin d'internet, de toutes ces engeances qui te prennent la tête avec des bouts, une souris, un ordinateur pour te faire croire à une autre vie qui n'en est pas une véritable ! Non, non, non. Moi, Albert, je veux aller à la campagne, dans la verdure, je veux être jardinier.

Et, comme il a dit, il l'a fait. Alors, Monsieur Albert, sitôt qu'il a eu acheté ce coin des Crocus, il a fait bâtir une jolie maison avec un jardin tout alentour. D'abord, il était tout seul. Avec sa femme, la Dina, bien sûr. Il était tout seul mais il était heureux. Il se levait au chant du coq et, jusqu'au soir, il était dans son plantage, il fossoyait, il semait, il désherbaait, il arrosait. Il était bien occupé.

Et, un peu après sont venus des autres gens qui ont aussi bâti leur maison. Et Monsieur Albert était tout content d'avoir des voisins. Toutes les fois qu'il en arrivait des nouveaux, Albert leur souhaitait la bienvenue, il faisait tout ce qu'il fallait pour que les gens soient contents. Il faut dire qu'Albert avait bon cœur, il rendait service et donnait toutes sortes de bons conseils. Pour le jardin, bien sûr, mais aussi pour toutes sortes d'affaires, pour les impôts, etc. Quand ils avaient des vacances, Albert se dévouait pour arroser leur jardin, pour donner à manger au chat ou bien autre chose. Et puis, surtout, Albert s'occupait spécialement du chemin, quand des fois ça ravinait. Tout allait comme sur des roulettes dans ce joli quartier des Crocus. Il faut dire que Monsieur Albert faisait tout pour. On aurait dit que c'était un honneur pour lui.

Et puis, quand les choses sont allées de travers dans le canton, quand il y a eu des crapules qui faisaient toutes sortes de délits – spécialement dans les villes, « la racaille » comme disait le Sarkozy de l'autre côté de la frontière-, les communes se sont dit qu'il fallait donner un coup de main aux gendarmes. Pour ça, dans tous les quartiers, il a fallu nommer un homme d'attaque pour monter la garde et veiller à ce que tout soit en ordre. Dans le quartier des Crocus, il n'y a pas eu besoin de chercher bien loin pour savoir qui il fallait nommer... Monsieur Albert, bien sûr. Alors, à partir de ce moment, les gens, quand ils parlaient d'Albert, ils ne disaient plus « Albert », mais ils disaient « le Shérif des Crocus », ça veut tout dire. Un sobriquet qui lui allait comme le nez au milieu de la figure. La commune, qui avait bien sûr été d'accord de nommer Albert, a fait planter, à l'entrée du chemin des Cocus, un écriteau avec un œil pour faire savoir que le quartier était gardé, qu'il ne fallait pas venir foiné par là sans raison. Albert a pris sa mission avec conviction. Tous les jours, il faisait son inspection, il allait voir si tout était en ordre dans le quartier. Tout allait bien.

Et puis, une belle fois, Albert a dû descendre à Lausanne pour ses affaires. Oh ! il était tant bien aux Crocus qu'il ne descendait à la capitale que pour aller arranger des affaires à lui. Alors, cette fois, Albert s'est trouvé à la Paluz. Et là, mais, qu'est-ce qui se passe ? Il y avait une quantité de gens. C'était le marché, c'est sûr, mais c'était aussi la préparation des élections. Albert arrive à la Paluz et voilà que le syndic de Lausanne lui tombe dessus. Il était drôlement fagoté ce syndic. Il était tout défringué. Sa chemise sortait de ses pantalons. On aurait dit que ses habits étaient trop étroits. Il avait un chat sur sa cravate et puis encore un petit tournesol accroché comme une cocarde à la boutonnière. Et puis il était tout essoufflé. Il soufflait épais comme un chemin de fer à vapeur. Et puis il avait une voix... perçante comme un coq enroué. Alors, le syndic aborde Albert et lui raconte toutes sortes de choses. Sur la nature, sur le gaspillage, sur l'eau et pour finir, le syndic donne à Albert des papiers, de la réclame pour sa troupe des « Ecolos » et il lui fait comme ça :

- On est les meilleurs, il vous faut nous soutenir. Il vous faut voter pour nous.

Et là-dessus, il ajoute :

- Vous êtes un homme de sorte. Tenez, voilà une petite attention qui pourra vous faire mieux comprendre la chose.

Et le syndic donne à Albert un sachet avec dedans une graine de tournesol.

- Merci bien, dit Albert, je veux la semer tout de suite dans mon jardin.

Il n'en revenait pas l'Albert de parler sans façon avec le syndic de Lausanne. Et Albert est rentré aux Crocus. Il a semé la graine devant sa maison. Il n'a pas eu à attendre longtemps. Quelques jours après, le tournesol est sorti de terre. Tous les jours, Albert venait l'observer. Et puis il s'est même mis à le mesurer. Pour ça il prenait son mètre. Tous les jours, le tournesol avait un bout de plus. Il a fini par être aussi grand qu'Albert. Alors Albert a dû le mesurer depuis sa fenêtre. Quand le tournesol s'est arrêté de grandir, il mesurait... 3 mètres 50. Pas moins ! Les voisins en étaient tout ébaubis. Ils demandaient à Albert :

- Mais, comment c'est possible ? Comment t'as fait ? Tu l'as vacciné ?
- Na, na, na, répondait Albert. C'est... un secret.

Il prenait des airs de celui qui sait mais qui ne veut pas le dire. La vérité c'était que le tournesol faisait réfléchir Albert. Le syndic de Lausanne, vous vous en souvenez, lui avait dit que le tournesol lui ferait comprendre le fond de la question. Il avait donné des papiers à Albert et Albert les avait lus. Il avait lu les explications. Les papiers disaient que tout était sens dessus dessous dans ce pauvre monde, que la terre allait mourir, parce qu'elle se réchauffait et que ça pourrait donner un grabuge du diable. Ils disaient même qu'un minuscule papillon de rien du tout pouvait, à lui tout seul, déclencher une

tempête rien qu'en agitant ses ailes... C'est pour ça que le tournesol était, comment dire, une manière d'avertissement. Il était comme un signe. Et, plus Albert pensait à ça, plus il était sûr que le syndic avait vu juste. Le tournesol était un tournant dans sa vie. Comme le tournesol tournait du matin au soir, lui, Albert, il tournait aussi. Toute sa vie, il avait été : d'abord tailleur, puis jardinier, puis gardien du quartier des Crocus. Il avait tourné comme le tournesol. Aujourd'hui, le moment était venu de lier la gerbe. Ce que le syndic avait dit, le tournesol le disait à sa manière. Et Albert avait compris le message. Le message était qu'il fallait ouvrir les yeux, qu'il fallait respecter la terre, qu'il ne fallait pas toujours vouloir une quantité de choses qui foutent tout en l'air dans la nature. Alors, Albert avait expliqué ça aux gens du quartier des Crocus. Il avait dit qu'il fallait économiser l'eau et puis l'électricité, qu'il fallait manger les fruits du pays quand c'est la saison des fruits, qu'il fallait laisser la voiture à la maison et aller à pied ou bien avec le bus etc. Et Albert leur donnait encore une quantité de conseils sur la façon de se comporter dans la vie.

Le syndic avait vu en Albert une espèce de témoin. Ce n'était pas par hasard qu'il l'avait rencontré sur la Paluz. Depuis cet événement, Albert était intrigué, il était souvent perdu dans ses pensées. Les voisins voyaient bien qu'Albert n'était pas tout à fait le même. On aurait dit qu'il n'était plus sur terre. Et puis, c'est pas tout. L'affaire du tournesol faisait parler. Tellement que des gens qui écrivent dans les journaux sont venus aux Crocus pour voir le tournesol. Ils ont questionné Albert, encore, et encore. Et puis après, ils ont photographié Albert avec son chapeau de paille à côté de son tournesol. Il était fier comme un coq, Albert. Tous les gens ont pu le voir la semaine suivante dans le journal « Terre&Nature » parce qu'un tournesol de 3 mètres 50 c'est une chose exceptionnelle. Quand ils ont vu ça, les voisins ont ouvert des yeux comme des falots de poste. Ils se sont dit qu'avec toutes ces idées dans sa tête, il avait de la cabosse, l'Albert ! Surtout que pour parler avec le syndic de Lausanne, il ne faut pas être de la moque de matou. Alors, les gens l'ont respecté encore plus qu'avant. Et, depuis ce moment, ils ne disent plus d'Albert qu'il est le « Shérif des Crocus », mais ils disent « Albert, c'est le Professeur Tournesol » !

Marlyse Lavanchy

Le casse-tête (réponse)

Je vous ai dit qu'il faut huit transvasages. Ce n'est pas tout faux, mais ce n'est pas tout juste, vu que nous pouvons tout faire avec sept transvasages. Mais si vous considérez l'état au départ (8 0 0) et à l'arrivée, cela fait bel et bien huit. Le dernier transvasage doit donner 4 4 0. Voici deux manières de passer de 8 0 0 à 4 4 0

Le nouveau casse-tête

J'ai bien écouté mon horloge quand elle donne les heures. Pour commencer, elle fait « tac », puis elle se prépare pendant deux secondes ; à ce moment elle frappe les coups qu'il faut, comme font les horloges quand elles sont honnêtes, mais elles le sont presque toutes.

C'était onze heures du matin. Depuis le « tac » de préparation jusqu'au onzième coup, il y a eu dix secondes.

Combien y en aura-t-il cet après-midi à deux heures ?

Le contenu de cette brochure

Editorial	1
Amicale de Savigny-Forel	3
Pensée traduite d'une autre langue	5
L'arrivée du printemps	6
Pensée traduite d'une autre langue	8
Un vieux papier	9
Jean Philippe et son horloge	10
Pensée traduite d'une autre langue	14
Monsieur Albert et le tournesol	15
Le casse-tête	23
Pensée traduite d'une autre langue	23

Il y a toujours un peu de folie dans l'amour. Mais il y a aussi toujours un peu de raison dans la folie.
Friedrich Nietzsche